

EMILE COMPARD



M C O : du 1^{er} février au 28 mars



instituto de arte contemporânea



Photographies de Pierre Joly et Véra Cardot.

J'ai rencontré un peintre heureux.

Compard a peint dès l'enfance et la route de la peinture lui a été facile.

— *C'est à seize ans, dit-il plaisamment, que j'ai commencé à commettre ces choses répréhensibles.*

Il a continué, depuis, sans contrainte et presque sans obstacle. Jaillie de la source impressionniste, sa peinture coule jusqu'à nous, comme un ruisseau peu à peu devient fleuve, sans effort. Dès 1919 (il n'a pas vingt ans), il expose au Salon d'Automne ; dès 1923, aux Indépendants, qui sont les grandes manifestations artistiques de ce temps. Ce sont des toiles où il hésite, toujours avec bonheur, entre les divers courants issus de l'impressionnisme : le pointillisme de Seurat, le « nabisme » de Bonnard...

— *C'était un nabi très « japonard »...*

... le fauvisme et de surprenantes compositions géométriques où s'accrochent les souvenirs de choses vues : enseignes au néon, chromes des voitures, pompes à essence, tous les signes enchanteurs de la modernité. Nous sommes en 1924 et Bonnard, le grand Bonnard lui achète un tableau.

— *A moins que vous ne préfériez faire un échange ?* me dit-il. *Et l'échange fut conclu. J'étais dans la plus grande confusion !*

Ce sont les années d'un apprentissage d'affamé. Il faut à Compard faire la lente et patiente expérience que le poète Francis Ponge a magnifiquement résumée : « l'évidence de la matérialité du monde extérieur ». Bonnard est en cela un maître excellent.

— *Quand il peignait une orange, c'était le jus de l'orange qu'on goûtait et on savait aussi qu'il y avait des pépins dans l'orange.*

Par la volupté qu'ils tirent de cette évidence : la densité intérieure des choses visibles, le peintre et le poète se rejoignent.

— *Quelle modestie on devrait avoir devant le brin d'herbe, le caillou, devant le nuage qui passe !*

Jusqu'à la mort de Bonnard, cette peinture de la réalité sensible conserve une étonnante vitalité. Mais sans doute fallait-il cette mort pour qu'elle trouve enfin son accomplissement dans sa négation même. C'est en tout cas le moment où, me semble-t-il, Compard entre en possession de son héritage. Car ce que Bonnard ne savait pas, qu'il était le pêcheur en fleurs et la femme sortant du bain avec sa peau mouillée de lumière, il l'apprend alors avec quelques autres. La distance qui semblait séparer le peintre du spectacle de nature s'annule soudain, dans les moments de bonheur. Le peintre affirme tranquillement qu'il est le paysage.

— *Ce moment de travail intérieur? Une sorte d'accouchement subit, sans douleur et sans grimace, sans habileté non plus. Mais le moment venu, quelle délivrance merveilleuse!*

Fort de cette identité désormais manifeste, Compard s'essaye à écrire le paysage, le spectacle du monde comme surgi de sa vie intérieure. Cette sorte d'écriture automatique qu'il invente ou découvre, cet alphabet dont les signes sont si proches de la réalité qu'ils désignent, c'est le moyen qu'il a trouvé pour affirmer que le monde vit avec nous, vit en nous.

Sitôt l'écriture inventée, les hommes concurent l'ambition de la confier à la pierre. Ainsi fait aujourd'hui Compard. Les marbres dans lesquels il grave ne le dépayseront pas beaucoup de la peinture. Tout en cela est affaire de lumière. Mais le noir vient ici du creusement de la pierre, profondément entamée ou simplement effleurée.

— *Le jeu est de faire surgir un obstacle qui puisse une fois faire plaisir, un obstacle voluptueux. Mes marbres? Ce sont des lettres d'amour dans un caractère idéal.*

Par amour pour les choses, Compard apprend à discerner, en chacune, la part qu'elle prend à la totalité. La réalité qu'il découvre maintenant, c'est l'universalité.

Pierre Joly.

rencontre avec Emile Compard
le dimanche 6 février à 17 h.

MCO - place du Général de Gaulle - 45 - Orléans, ouverte tous les jours de 15 h. à 19 h.